





# *Photocopias 18*

## *Automne 2023*

*Editorial*  
*Olévia Guy*

René Girard explique le désir amoureux par la théorie du mimétisme. On ne désire pas tant un objet mais la personne qui le possède, car on veut lui ressembler. Il qualifie cette personne de « médiateur ». Ce qui rend le médiateur admirable, c'est son apparente autonomie métaphysique. Autonomie qui nous incombe d'atteindre depuis qu'il a été établi que Dieu était mort. En effet, si Dieu est mort, c'est à nous de prendre sa place. Mais ce postulat suppose d'atteindre une perfection par définition inatteignable. Plus un sujet est vaniteux, plus il croit en son potentiel de perfection, plus il est frustré de son incompetence... et plus il sera envieux de son médiateur chez qui il projette cette perfection.

Pour tenter d'échapper à l'attraction du désir mimétique qui n'apporte que souffrance et frustration, trois options peuvent être envisagées. Je les ordonne de la plus mauvaise à la meilleure.

La première option serait de chercher à devenir son propre médiateur. C'est vers cette direction que je lis les injonctions de Nietzsche à se créer ses propres valeurs et à se détourner des principes moraux collectivement formés. C'est une option que je considère mauvaise car elle me semble complètement déconnectée de la réalité. Comme si nos actions n'avaient aucune influence sur les autres, comme si nous pouvions nous couper sciemment des émotions d'autrui, devenir une enveloppe hermétique et autosuffisante, un électron libre heureux d'accomplir un projet personnel qui ne concerne que soi. Nietzsche parle d'amour du destin mais dénigre complètement l'amour qui peut nous lier les uns les autres et qui est une source fiable de bonheur.

La deuxième option consisterait à choisir ses propres médiateurs de manière consciente, parmi ses amis, parmi ses lectures. La lecture de la philosophie, et parfois des romans, est souvent motivée par une soif de réponses, dont la principale question serait : comment vivre. L'avantage de placer son médiateur dans une personne morte ou qu'on ne connaît qu'à travers ses oeuvres est que l'on se soustrait à son regard. En effet, le regard du médiateur, nous dit René Girard, peut être paralysant car il se fait juge et pour peu qu'il soit indifférent, il justifie le mépris que l'on se porte à soi-même. D'où le fantasme du voyeur, qui voit sans être vu, qui admire sans créer la possibilité d'être rejeté en retour. Le choix d'une idole distante contourne cet inconvénient. Seulement se choisir consciemment des médiateurs peut perdre en impact dans l'effort artificiel que suppose la démarche : on cherche à s'illusionner soi-même. Il est alors aisé de renier et d'interchanger à l'envi ses médiateurs, ce qui met à mal leur immuabilité et réduit donc leur puissance transcendante.

Ce qui mène à une troisième option, qui n'est plus autocentrée ni horizontale, mais verticale : la foi en Dieu. Revoir le postulat selon lequel Dieu est mort. « Replacer l'église au milieu du village ». Placer en Dieu son médiateur, c'est d'emblée renoncer à lui ressembler, renoncer à l'orgueil et à la vanité. C'est mettre fin à une dynamique de vengeance qui vise à attirer l'attention sur soi. Par vengeance, j'entends un ascétisme forcé, une discipline imposée, une indifférence feinte dans le seul but de mimer une autonomie métaphysique pour attirer l'attention du médiateur. Cela suppose néanmoins de croire sincèrement et de croire en un Dieu aimant et miséricordieux (et non pas en un Dieu vengeur). Le regard du Dieu miséricordieux n'a en effet rien de paralysant, il n'attend rien en retour que de l'amour et de l'humilité.

C'est cette même conclusion qu'opère René Girard lorsqu'il constate la récurrence des conversions dans la mort chez les héros de romans. Les romans et les drames qui secouent leur héros s'achèvent souvent par un renoncement de celui-ci à devenir le médiateur. Et ce renoncement qui lui apporte la sérénité s'illustre souvent par une conversion vers Dieu, et un abandon.



La théorie  
de la fiction panier  
Ursula Le Guin



Mensonge romantique  
et vérité romanesque  
René Girard



Wie et Vérité  
Friedrich Nietzsche



Cette chose étrange en mai  
Orhan Pamuk





**1** La personne préhistorique moyenne pouvait très bien vivre en travaillant à peu près quinze heures par semaine. Quinze heures par semaine pour assurer sa subsistance, cela laisse beaucoup de temps pour d'autres choses. Tellement que c'est peut-être pour cela que les agités, qui n'avaient pas de bébé à leurs côtés pour animer leurs vies, ou qui n'avaient pas de talent particulier pour la cuisine ou la cordonnerie, ni de pensées très intéressantes à suivre, décidèrent d'aller chasser le mammouth. Les chasseurs adroits revenaient ensuite chancelants sous leur chargement de viande, avec beaucoup d'ivoire, et une histoire. Ce n'est pas la viande qui

faisait la différence, mais l'histoire.

**2** Le premier dispositif culturel a probablement été un récipient... De nombreux théoriciens ont l'intuition que la plus précoce des inventions culturelles doit avoir été un contenant pour recevoir les produits récoltés, une sorte d'écharpe ou de filet à provisions.

**3** Nous l'avons entendue, nous avons tout entendu à propos de tous les bâtons, de toutes les lances et de toutes les épées, de toutes les choses avec lesquelles on peut cogner et piquer et frapper, de toutes ces choses longues et dures, mais nous n'avons rien entendu à propos de la chose dans laquelle on

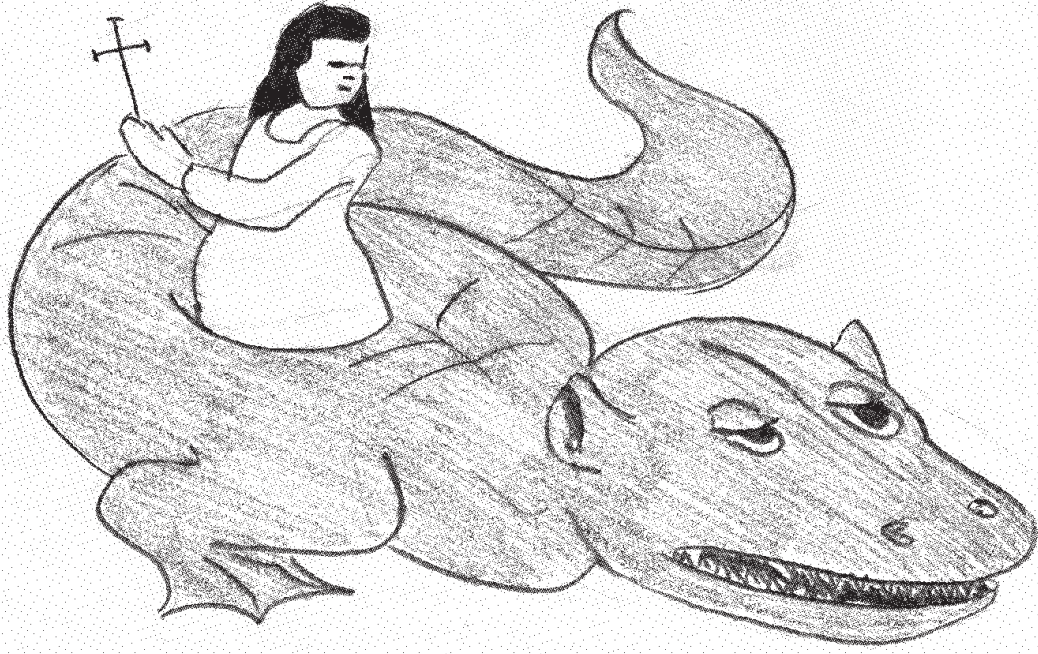
met des choses, à propos du contenant de la chose contenue.

**4** S'il est humain de mettre une chose que vous voulez, parce qu'elle est utile, comestible ou belle, dans un sac ou dans un panier, ou dans un morceau d'écorce ou une feuille roulée, ou dans un filet tressé avec vos propres cheveux, bref, dans ce que vous avez sous la main, pour ensuite le ramener à la maison avec vous (la maison étant une autre sorte de poche ou de sac, un contenant pour des gens), et puis plus tard le ressortir pour le manger, le partager, ou le stocker pour l'hiver dans un contenant plus solide, ou le mettre dans le sac-médecine, l'autel

ou le musée, l'endroit qui contient ce qui est sacré, et puis le jour suivant refaire sans doute la même chose — si faire cela est humain, si c'est la condition, alors après tout je suis un être humain.

**5** J'irais même jusqu'à dire que la forme naturelle, correcte et appropriée du roman est peut-être celle du sac, de la poche. Un livre contient des mots. Les mots contiennent des choses. Ils portent des significations. Un roman est un sac-médecine contenant des choses dotées d'une relation particulière et puissante qui les lie les unes aux autres et à nous-mêmes.







**1** Dévergondage de l'esprit moderne sous toute sorte de déguisements moraux. - Les grands mots : la tolérance (c'est-à-dire « l'incapacité de dire ni oui ni non ») ; la largeur de la sympathie (un tiers d'indifférence, un tiers de curiosité, un tiers d'excitabilité morbide) ; l'« objectivité » (manque de personnalité, manque de volonté, incapacité d'« aimer ») ; la « liberté » contre la règle (romantisme) ; la « vérité » contre la falsification et le mensonge (naturalisme) ; l'« esprit scientifique » (le « document humain ») ; en allemand, le roman feuilleton et l'accumulation substituée à la composition) ; la « passion », c'est-à-dire le désordre et la démesure ; la « profondeur », c'est-à-dire la confusion, le tohu-bohu des symboles.

→ **Puissance**

**2** Sur la notion de décadence :

1. Le scepticisme est une conséquence de la décadence [...].

2. La corruption des mœurs est une suite de la décadence (faiblesse de la volonté, besoin de stimulants forts...).

[...]

4. Le nihilisme n'est pas une cause, mais une suite logique de la décadence.

→ **Puissance**

**3** Que signifie le nihilisme ? Que les valeurs supérieures se déprécient. Les fins manquent ; il n'est pas de réponse à cette question : « A quoi bon ? »

[...] Nous avons en nous une force immense de sentiments moraux, mais aucune fin valable pour eux tous. Ils sont en contradiction entre eux ; ils proviennent de tables de valeurs différentes.

→ **Puissance**

**4** Le grand danger, ce n'est pas le pessimisme. [...] Mais l'absurdité de tout ce qui arrive !

→ **Puissance**

**5** Il faut avoir encore du chaos en soi pour enfanter une étoile dansante.

[...] le Dernier Homme est celui qui vivra le plus longtemps.

« Nous avons inventé le bonheur », diront les Derniers Hommes, en clignant de l'oeil.

[...] « Pas de berger et un seul troupeau ! Tous voudront la même chose, tous seront égaux ; quiconque sera d'un sentiment différent entrera volontairement à l'asile des fous. »

→ **Zarathoustra**

**6** BEURK :

Je crois que tout ce que nous sommes accoutumés à vénérer en Europe, ces valeurs vénérables qui s'appellent « l'humanité », le « genre humain », la « compassion », la « pitié », ont sans doute une valeur superficielle, en ce qu'elles affaiblissent et adoucissent certains instincts dangereux et puissants ; mais elle n'arrivent à la longue qu'à abaisser le type de l'homme - à le médiocrifier, si l'on me passe ce mot désespéré dans une circonstance désespérée.. Je crois que, pour un Dieu épicurien qui l'observerait, la Comédie humaine consisterait en ce que les Européens, grâce à leur moralité croissante, croient en toute innocence et en toute vanité qu'ils s'élèvent alors qu'en réalité ils déclinent ; je veux dire qu'en développant toutes les vertus qui profitent au troupeau et en réfrénant les vertus opposées, qui seules forment une race supérieure, plus forte et dominante, ils ne développent dans l'homme que la bête de troupeau et contribuent peut-être ainsi à définir l'animal humain - car jusqu'à présent l'homme était « l'animal qui n'est pas encore défini ».

→ **Puissance**

**7** Les valeurs détachées du réel, idéalistes, au lieu de dominer et de conduire l'action, se tournent contre l'action et la condamnent. [...] Haine de la hiérarchie. Les antinomies conviennent à une époque plébéienne, car elles sont plus aisément saisissables.

→ **Puissance**

**8** Le nihilisme, en tant qu'état psychologique, se manifestera en premier lieu quand nous aurons cherché dans tous les faits le « sens » qu'ils ne comportent pas ; tellement que le chercheur en perdra courage. Le nihilisme consistera à reconnaître le long gaspillage des forces, la torture d'avoir agi « en vain », l'insécurité, l'impossibilité de reprendre ses forces, de se tranquilliser, si peu que ce soit - la honte intime de s'être trop longtemps abusé... Ce « sens de la vie » aurait pu consister à découvrir dans tout le devenir « l'accomplissement » de quelque canon moral élevé, l'ordre moral de l'univers ; ou un accroissement d'amour et d'harmonie entre les êtres ; ou l'approche d'un état de félicité universelle ; ou même l'élan vers un néant universel - une fin quelle qu'elle soit est tout de même un sens. Le trait commun de toutes ces conceptions, c'est que le processus tend vers un terme ; et de nos jours, on a compris que le devenir ne tend à rien, n'atteint rien... La déception au sujet d'une prétendue fin du devenir est donc une des causes du nihilisme ; qu'il s'agisse de l'absence d'une fin définie, ou, d'une façon plus générale, de l'insuffisance de toutes les hypothèses finalistes relatives à l'ensemble de « l'évolution » (l'homme n'est plus le collaborateur, moins encore le centre du devenir).

Le nihilisme psychologique se manifeste en deuxième lieu quand on a supposé une totalité, une systématisation, voire une

organisation à l'intérieur des faits et entre tous les faits ; si bien que l'âme altérée d'admiration et de vénération se délecte à imaginer une forme suprême de domination et d'organisation (si c'est une âme de logicien, il suffit de l'absolue conséquence et de la dialectique précise pour la réconcilier avec tout). On imagine une manière d'unité, une forme quelconque de « monisme », et par suite de cette croyance l'homme est placé dans un sentiment profond de corrélation et de dépendance à l'égard d'un tout qui le dépasse, l'homme est un simple mode de la divinité... « Le bien général exige le dévouement de l'individu »..., mais voici que cette généralité n'existe pas ! Au fond, l'homme a perdu la foi dans sa valeur propre dès qu'à travers lui ce n'est pas une collectivité précieuse qui agit ; c'est dire qu'il a imaginé cette collectivité afin de pouvoir croire à sa propre valeur.

Le nihilisme psychologique a encore une troisième et dernière forme. Une fois ces deux faits admis, que le devenir est sans but et qu'il n'est pas dirigé par quelque grande unité dans laquelle l'individu puisse plonger totalement comme dans un élément de valeur suprême, il reste une échappatoire possible : c'est de condamner

→ **Puissance** : La volonté de puissance

→ **Zarathoustra** : Ainsi parlait Zarathoustra

→ **Humain** : Humain, trop humain

→ **Aurore** : Aurore

→ **Savoir** : Le gai savoir

→ **Par-delà** : Par-delà le Bien et le Mal

→ **Posthumes** : Oeuvres posthumes

→ **Philosophie** : La naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque

→ **Crépuscule** : Le crépuscule des idoles

tout ce monde du devenir comme illusoire, et d'inventer un monde situé au-delà, qui serait le monde vrai. Mais dès que l'homme découvre que ce monde n'est bâti que sur ses propres besoins psychologiques et qu'il n'est nullement fondé à y croire, on voit se dégager la dernière forme du nihilisme qui implique la négation du monde métaphysique et qui s'interdit de croire à un monde vrai. Parvenu à ce stade, on avoue que la réalité du devenir est la seule réalité, on s'interdit tous les chemins détournés qui ramèneraient la croyance à d'autres mondes et à de faux dieux - mais on ne supporte pas ce monde que l'on n'a déjà plus la volonté de nier... Que s'est-il donc passé ? On est arrivé au sentiment de la non-valeur de l'existence quand on a compris qu'elle ne peut s'interpréter dans son ensemble ni à l'aide du concept de fin, ni à l'aide du concept d'unité, ni à l'aide du concept de vérité. On n'arrive à rien, on n'atteint rien de la sorte ; l'unité globale fait défaut dans la pluralité du devenir ; le caractère de l'existence n'est pas d'être « vraie », mais d'être fausse..., on n'a plus aucune raison de se persuader qu'il existe un monde vrai... Bref, les catégories de fin, d'unité, d'être, grâce auxquelles nous avons donné une valeur au monde, nous les lui retirons - et le monde semble avoir perdu toute valeur...

[...] Quand nous aurons déprécié ces trois catégories, la preuve qu'elles sont inapplicables à l'univers ne sera plus un motif de déprécier l'univers.

Résultat : la croyance aux catégories de la raison est la cause du nihilisme, nous avons mesuré la valeur du monde d'après des catégories qui ne s'appliquent qu'à un monde purement fictif.

Résultat final : toutes les valeurs à l'aide desquelles nous avons jusqu'à présent cherché à donner de la valeur au monde et qui n'ont abouti qu'à lui ôter tout son prix, toutes ces valeurs sont, au point de vue psychologique, le résultat de certaines pers-

pectives d'utilité bien définies, destinées à maintenir et à fortifier certaines formes de domination humaine et projetées à tort dans l'essence des choses. C'est encore une fois la naïveté hyperbolique de l'homme qui se prend pour le sens et la mesure des choses.

→ **Puissance**

**9** « La contradiction est le moteur du monde, toutes choses contredisent elles-mêmes » : car nous sommes, jusque dans la logique, des pessimistes.

→ **Aurore**

**10** Contre la tyrannie du vrai. - Quand même nous serions assez insensés pour considérer comme vraies toutes nos opinions, nous ne désirerions cependant pas qu'elle existassent seules : je ne sais pas pourquoi il faudrait désirer la toute-puissance et la tyrannie de la vérité ; il me suffit de savoir que la vérité possède une grande puissance. Mais il faut qu'elle puisse lutter, et qu'elle ait une opposition, et que l'on puisse de temps en temps se reposer d'elle dans le non-vrai - autrement elle deviendrait pour nous ennuyeuse, sans goût et sans force et elle nous rendrait également ainsi.

→ **Aurore**

**11** La croyance fondamentale des métaphysiciens, c'est la croyance à l'antinomie des valeurs.

→ **Par-delà**

**12** En séparant brutalement les sens de l'aptitude à la pensée abstraite, donc de la raison, comme si c'étaient deux facultés entièrement différentes, [l'homme] a détruit l'intellect lui-même et poussé à cette distinction entièrement erronée entre « l'esprit » et le « corps », qui pèse, surtout depuis Platon, comme une malédiction sur toute la philosophie. Toutes les perceptions des sens, pense Parménide, nous trompent, et leur princi-



pale imposture est justement qu'elles nous font croire que le non-être existe, que le devenir a lui aussi un être. [...] Il se forme une sorte de haine contre ce mirage des sens auquel on ne peut échapper. La vérité ne peut plus habiter désormais que dans les généralités les plus pâles.

→ **Philosophie**

**13** L'intention était de se faire des illusions utiles. Les moyens en étaient l'invention de formules et de signes à l'aide desquels on réduisait la multiplicité ahurissante en une armature commode et maniable.

Mais hélas! on eut alors besoin de faire intervenir une catégorie morale : aucun être ne veut se tromper, aucun être ne doit tromper : par suite il y a une volonté générale de connaître le vrai. Qu'est-ce que le vrai ?

Le principe de contradiction fournit le cadre : le monde vrai, dont on cherche le chemin, ne peut être en contraction avec lui-même, ne peut changer, ne peut devenir, n'a ni commencement ni fin.

C'est la plus grande erreur qui ait été commise, la véritable fatalité de l'erreur sur la terre : on a cru avoir dans les catégories de la raison un critérium de la réalité, alors qu'elles devaient servir à se rendre maître de la réa-

lité, à se tromper intelligemment au sujet du réel...

→ **Puissance**

**14** Ceux qui sont las, ou souffrants, ou craintifs, entendent par « bonheur suprême » l'immobilité, le repos, quelque chose de très voisin du sommeil profond. La philosophie a accueilli, dans une très large mesure, cette conception. De même, la peur de l'incertain, du multiple, de ce qui se transforme a consacré l'idée contraire : le simple, l'identique, ce qui est calculable, certain, prévisible. Une autre catégorie d'hommes honorerait au contraire les états opposés.

→ **Posthumes**

**15** L'homme cherche « la vérité » : un monde qui ne puisse ni se contredire, ni tromper, ni changer, un monde vrai - un monde où l'on ne souffre pas ; or la contradiction, l'illusion, le changement sont cause de la souffrance ! Il ne doute pas qu'il existe un monde tel qu'il devrait être ; il en voudrait chercher le chemin. (Critique hindoue : le « moi » lui-même est apparent, non réel.)

Où l'homme est-il allé chercher le concept de réalité ? Pourquoi déduit-il justement la souffrance du changement, de l'illusion, de la contradiction ? Pourquoi





n'en tire-t-il pas plutôt son bonheur ?...

Le mépris, la haine de tout ce qui se passe, change et varie - pourquoi cette valeur attribuée à ce qui dure ? Il est visible que la volonté de trouver le vrai n'est que l'aspiration à un monde du permanent.

Les sens nous trompent, la raison en corrige les erreurs ; donc, a-t-on conclu, la raison est la voie qui mène au permanent ; les idées les moins concrètes doivent être les plus proches du « monde vrai ». La plupart des catastrophes proviennent des sens - ils sont trompeurs, imposteurs, destructeurs.

Le bonheur ne peut avoir de garantie que dans l'être ; le changement et le bonheur s'excluent. Le voeu suprême sera donc de s'unir à l'être. Voilà le chemin du bonheur suprême.

En somme : le monde tel qu'il devrait être, existe ; ce monde dans lequel nous vivons est une erreur ; ce monde, le nôtre, ne devrait pas exister.

La croyance à l'être n'est donc qu'une conséquence ; le véritable premier mobile, c'est le refus de croire au devenir, la méfiance envers le devenir, la dépréciation de tout le devenir...

Quels sont les hommes qui réfléchissent de la sorte ? Une espèce humaine improductive, souffrante, lasse de

vivre.

→ **Puissance**

**16** Eh quoi ? Notre besoin de connaître n'est-il pas justement notre besoin de familier ? Le désir de trouver, parmi tout ce qui nous est étranger, inhabituel, énigmatique, quelque chose qui ne nous inquiète pas ? Ne serait-ce pas l'instinct de la peur qui nous commanderait de connaître ? Le ravissement qui accompagne l'acquisition de la connaissance ne serait-il pas la volupté de la sécurité retrouvée ?

→ **Savoir**

**17** L'homme cherche un principe au nom duquel il puisse mépriser l'homme ; il invente un autre monde pour pouvoir calomnier et salir ce monde-ci.

→ **Puissance**

**18** Il ne faut absolument pas justifier le présent par rapport à un avenir, ni le passé par rapport au présent. Ne pas se représenter la « nécessité » [...] Il faut pour cela nier la conscience collective du devenir, « Dieu ».

→ **Puissance**

**19** Connaître, c'est « se mettre en relation avec une chose », se sentir déterminé

par elle et la déterminer en retour... C'est donc en tout cas une façon de constater, de désigner, de rendre conscientes des relations.

→ **Puissance**

**20** Savoir que la seule force d'une croyance ne garantit absolument rien quant à sa vérité.

→ **Puissance**

**21** Le sujet : c'est la terminologie dont use notre croyance à l'unité sous-jacente aux moments de notre plus haut sentiment de réalité : nous concevons cette croyance comme l'effet d'une seule cause ; nous croyons à notre croyance, à ce point que nous imaginons de toutes pièces, à cause d'elle, la « vérité », la « réalité », la « substantialité ». Le « sujet », c'est la fiction d'après laquelle beaucoup d'états semblables, en nous, seraient l'effet d'un même substrat ; mais c'est nous qui avons créé « l'identité » de ces états ; le fait, ce n'est pas leur identité, mais c'est que nous ramenons à l'identité, que nous les arrangeons. (Il conviendrait plutôt d'en nier l'identité)

→ **Puissance**

**22** Je m'en tiens au phénoménisme du monde intérieur lui-même : rien ne vient à notre conscience qui n'ait été au préalable complètement modifié, simplifié, schématisé, interprété - le véritable processus de la « perception » intérieure, le lien causal entre les pensées, les sentiments, les désirs, entre le sujet et l'objet, nous est absolument caché - et n'est peut-être qu'imagination pure.

→ **Puissance**

**23** Dans toute volonté il y a d'abord une pluralité de sentiments, le sentiment de l'état dont on veut sortir, celui de l'état où l'on tend, le sens de ces directions elles-mêmes, « à partir d'ici », « pour aller là-bas ». [...] Ce qu'on appelle le « libre arbitre » est essen-

tiellement le sentiment de supériorité qu'on éprouve à l'égard d'un subalterne. « Je suis libre, c'est à lui d'obéir », voilà ce qu'il y a au fond de toute volonté.

→ **Par-delà**

**24** La « connaissance » consiste à exprimer une chose nouvelle à l'aide des signes des choses déjà « connues » et expérimentées.

→ **Puissance**

**25** Ce pour quoi nous n'avons pas de sens [vue, ouïe, toucher] n'existe pas pour nous.

→ **Puissance**

**26** Qu'est-ce qui est médiocre dans l'homme moyen ? Il ne comprend pas que l'envers des choses est nécessaire ; il combat les maux comme si l'on pouvait se passer d'eux. [...] L'homme le plus grand de tous, si c'est là un concept permis, serait celui qui représenterait le plus vigoureusement en lui le caractère contradictoire de l'existence, qui le glorifierait et en serait l'unique justification.

→ **Puissance**

**27** Tous les anciens jugements moraux sont d'accord sur ce point, il faut tuer les passions. -> Sermon sur la Montagne : « Si ton oeil est pour toi une occasion de chute, arrache-le ».

→ **Crépuscule**

**28** Nous ne sommes pas assez subtils pour apercevoir l'écoulement probablement absolu du devenir ; le permanent n'existe que grâce à nos organes grossiers qui résument et ramènent les choses à des plans communs, alors que rien n'existe sous cette forme.

→ **Puissance**

**29** BEURK : Ce que veut l'homme, ce que veut la moindre parcelle d'un organisme vivant, c'est un

Vie et Mort, Friedrich Nietzsche





accroissement de puissance. [...] Toute victoire, toute sensation de plaisir, tout phénomène supposent une résistance vaincue.

→ **Puissance**

**30** Partout où j'ai trouvé de la vie, j'ai entendu parler d'obéissance. Tout ce qui vit obéit.

Et voici le deuxième point : on commande à celui qui ne sait pas s'obéir. Tel est l'usage parmi les vivants.

Ce que j'ai appris en troisième lieu, c'est que commander est plus difficile qu'obéir. [...]

Quand c'est à lui-même qu'il commande [...] [l'homme] devient fatalement juge, vengeur et victime de sa propre loi.

→ **Zarathoustra**

**31** Je mets à part avec un profond respect le nom d'Héraclite. Si le peuple des autres philosophes rejetait le témoignage des sens parce que les sens sont multiples et variables, il en rejetait le témoignage parce qu'ils présentent les choses comme si elles avaient de la durée et de l'unité. Héraclite, lui aussi, fit tort aux sens. Ceux-ci ne mentent ni à la façon qu'imaginent les Eléates, ni comme il se le figurait, lui - en général ils ne mentent pas. C'est ce que nous fai-

sons de leur témoignage qui y met le mensonge, par exemple le mensonge de l'utilité, le mensonge de la réalité, de la substance, de la durée... Si nous faussons le témoignage des sens, c'est la « raison » qui en est la cause. Les sens ne mentant pas en tant qu'ils montrent le devenir, la disparition, le changement... Mais dans son affirmation que l'être est une fiction Héraclite gardera éternellement raison. Le « monde des apparences » est le seul réel : le « monde-vérité » est seulement ajouté par le mensonge...

→ **Crépuscule**

**32** Il y a donc dans l'homme autant de « consciences » qu'il y a d'êtres (à chaque instant de son existence) qui constituent son corps. Ce qui distingue ce « conscient » que d'habitude on s' imagine unique, l'intellect, c'est justement qu'il demeure protégé et exclu de ce qu'il y a d'innombrable et de divers dans l'expérience de ces diverses consciences ; c'est qu'il est une conscience de rang supérieur, une collectivité régissante, une aristocratie, et de ce fait on ne lui présente qu'un choix d'expériences, et d'expériences simplifiées, faciles à dominer du regard et à saisir, donc falsifiées - afin que de son côté il persiste dans ce travail de simplifica-

tion et de clarification, donc de falsification, et prépare ce qu'on appelle communément un « vouloir » ; - chacun de ces actes volontaires suppose en quelque sorte l'élection d'un dictateur.

→ **Puissance**

**33** Les sentiments et les pensées sont des choses extrêmement menues et rares en comparaison des faits innombrables qui remplissent les moindres instants. [...] Il faudra montrer [...] comment notre vie consciente se passe essentiellement dans un monde de notre invention et de notre imagination ; comment nous ne parlons jamais que de nos inventions (nos émotions même) et comment la cohésion de l'humanité repose sur la transmission et la perpétuité de ces inventions ; alors qu'au fond la cohésion véritable (par la reproduction) poursuit son chemin inconnu.

[...] Notre avidité de connaître la nature est un moyen pour le corps de se perfectionner. Ou plutôt, on fait des expériences, par centaines de milliers, pour modifier l'alimentation, l'habitation, le genre de vie du corps ; la conscience et les jugements de valeur qu'il porte en lui, toutes les variétés du plaisir et de la douleur sont des indices de ces changements et de ces expériences.

→ **Puissance**

**34** Il y a plus de raison dans ton corps que dans l'essence même de ta sagesse.

[...] Le corps créateur a formé l'esprit à son usage pour être la main de son vouloir.

→ **Zarathoustra**

**35** En vérité, ce que j'enseigne est bénédiction et non blasphème, quand je dis : « Au-dessus de toute chose s'étend le ciel de la Contingence, le ciel de l'Innocence, le ciel du Hasard, le ciel du Caprice. »

« Par hasard » - c'est la plus vieille noblesse du monde, je l'ai restituée à toutes choses, je les ai libé-

rées de la servitude de la finalité.

→ **Zarathoustra**

**36** Aujourd'hui chacun se permet d'exprimer son désir, sa pensée la plus chère : je vais donc dire, moi aussi, ce que je souhaite de moi aujourd'hui et quelle est la première pensée que j'ai prise à cœur cette année ; je vais dire quelle est la pensée qui doit devenir la raison, la garantie et la douceur de toute ma vie ! C'est d'apprendre toujours davantage à voir le beau dans la nécessité des choses : c'est ainsi que je serai toujours de ceux qui rendent les choses belles. Amor fati : que ce soit désormais mon amour. Je ne veux pas faire la guerre au laid. Je ne veux pas accuser, même les accusateurs. Je détournerai mon regard, ce sera désormais ma seule négation ! Et, en un mot, en grand, je ne veux plus, de ce jour, être jamais qu'un affirmateur.

→ **Savoir**

**37** Si le devenir est un vaste cycle, tout est également précieux, éternel, nécessaire. Toutes les corrélations entre le oui et le non, la préférence et le refus, l'amour et la haine, expriment simplement la perspective et l'intérêt propres à certains types d'êtres vivants ; tout ce qui est, par sa seule existence, dit oui.

→ **Puissance**

**38** Avez-vous jamais dit oui à une joie ? O mes amis, vous avez alors dit oui en même temps à toute douleur. Toutes choses sont enchaînées, enchevêtrées, amoureusement liées.

→ **Puissance**

**39** La morale a protégé la vie contre le désespoir, contre le plongeon dans le néant, chez des hommes et dans des groupes brutalisés et opprimés par d'autres hommes : car c'est le sentiment de notre impuissance contre les hommes et non contre la nature qui engendre



l'amertume la plus désespérée envers l'existence.

→ **Puissance**

**40** « Quelle somme de vérité supporte un esprit, quelle somme de vérité ose-t-il ? », tel fut désormais l'étalon de mes mesures. L'erreur est une lâcheté... Toute conquête de la connaissance résulte du courage, de la dureté envers soi, de la netteté envers soi... Une philosophie expérimentale comme celle que je vis commence par supprimer, à titre d'expérience, jusqu'à la possibilité du pessimisme absolu, sans pour cela s'en tenir à une négation, à un non, à une volonté de négation. Elle veut bien plutôt parvenir à l'extrême opposé, à une affirmation dionysiaque de l'univers tel qu'il est, sans possibilité de soustraction, d'exception ou de choix. Elle veut le cycle éternel : les mêmes choses, la même logique ou le même illogisme des enchaînements. Etat suprême auquel puisse atteindre un philosophe : une attitude dionysiaque en face de l'existence ; ma formule pour cela, c'est amor fati.

→ **Puissance**

**41** Expériences psychologiques fondamentales : le mot d'apollinisme désigne la contemplation extasiée d'un monde d'imagination et de rêve, du monde de la belle apparence qui nous délivre du devenir ; le dionysme, d'autre part, conçoit activement le devenir, le ressent subjectivement comme la volupté furieuse du créateur, mêlée au courroux du destructeur.

Antagonisme de ces deux expériences et des besoins dont elles proviennent. Le premier de ces besoins veut éterniser l'apparence ; en sa présence, l'homme devient silencieux, sans désir, uni comme la surface de la mer, il est guéri et réconcilié avec lui-même et avec tout le cours de l'existence. Le second de ces besoins tend au devenir, à la volupté de créer du devenir, c'est-à-dire de créer et de détruire. Le devenir, senti et interprété du dedans, serait la création

continue d'un être inapaisé, débordant de richesse, infiniment tendu et poussé en avant, d'un Dieu qui ne triompherait du tourment de l'existence qu'à force de métamorphose et de perpétuel changement ; l'apparence serait pour lui une rédemption temporaire, atteinte à chaque instant ; le monde, une succession de visions divines et de rédemptions opérées grâce à l'apparence.

→ **Puissance**

**42** « Penser » au stage primitif (pré-organique), c'est réaliser des formes, comme dans les cristaux. Dans notre pensée, l'essentiel consiste à intégrer les données nouvelles dans des schèmes anciens (= lit de Procuste), à réduire la nouveauté à l'identité.

→ **Puissance**

**43** Non « connaître », mais schématiser, imposer au chaos assez de régularité et de forme pour satisfaire notre besoin pratique.

Dans la formation de la raison, de la logique, des catégories, c'est le besoin qui est décisif : non pas le besoin de « connaître », mais celui de résumer, de schématiser, afin de comprendre, de prévoir... (Cette façon d'arranger les choses, de les figer en analogies, en identités, c'est la marche que suivent toutes les impressions des sens ; c'est aussi celle que suit l'évolution de la raison.)

→ **Puissance**

**44** Notre logique, notre sens du temps et de l'espace sont de puissantes capacités d'abréviation, dont le but est le commandement.

→ **Posthumes**

**45** Qu'un jugement soit faux, ce n'est pas, à notre avis, une objection contre ce jugement ; voilà peut-être l'une des affirmations les plus surprenantes de notre langage nouveau. Le tout est de savoir dans quelle mesure ce jugement est propre à promouvoir la vie, à l'entretenir,

à conserver l'espèce, voire à l'améliorer. Et nous sommes enclins, par principe, à affirmer que les jugements les plus faux (et parmi eux les jugements synthétiques a priori) sont pour nous les plus indispensables, que l'homme ne pourrait pas vivre sans admettre les fictions de la logique, sans ramener la réalité à la mesure du monde purement imaginaire de l'inconditionné et de l'identique, sans fausser continuellement le monde en y introduisant la notion du nombre - au point que renoncer aux jugements faux, ce serait renoncer à la vie, nier la vie. Admettre que le non-vrai est la condition de la vie, certes c'est résister dangereusement au sentiment qu'on a habituellement des valeurs, et une philosophie qui se permet cette audace se place déjà, de ce fait, au-delà du bien et du mal.

→ **Par-delà**

**46** Celui qui ne pouvait, par exemple, découvrir assez rapidement les « similitudes » nécessaires quant à sa nourriture ou à ses ennemis, celui qui classait trop lentement, qui apportait trop de prudence à le faire, diminuait ses chances de durée plus que celui qui concluait immédiatement de la ressemblance à la conformité.

→ **Savoir**

**47** « Vrai » - cela ne signifie en général que « propre à la conservation de l'humanité ».

→ **Puissance**

**48** Nos besoins ont déterminé nos sens à ce point que c'est « un monde phénoménal identique » qui reparait toujours et qui a, de ce fait, acquis une apparence de réalité.

→ **Puissance**

**49** L'ensemble du monde organique est un enchaînement d'êtres, entourés chacun de petits univers qu'ils se sont créés en projetant en dehors d'eux leur force, leurs désirs, leurs expériences habituelles, pour en faire leur monde extérieur. L'aptitude à créer (à modeler, trouver, inventer) est leur aptitude principale ; bien entendu, ils n'ont aussi d'eux-mêmes qu'une représentation analogue, fausse, inventée, simplifiée.

→ **Puissance**

**50** Cette tension de l'âme dans le malheur, qui lui donne l'énergie, son sursaut devant le grand naufrage, son inventivité, son courage à supporter le malheur, à l'endurer, à l'interpréter et à l'utiliser, tout ce qui a jamais été donné à l'homme de profondeur, de mystère, de masque, d'esprit, de ruse, de grandeur, n'a-t-il



Vie et Puissance Friedrich Nietzsche



pas été acquis par la souffrance, par la discipline de la grande douleur ?

→ **Par-delà**

**51** Le plaisir de connaître. - Qu'est-ce qui fait que la connaissance, l'élément du chercheur et du philosophe, est liée à du plaisir ? D'abord, avant tout, c'est qu'on y prend conscience de sa force, partant pour la même raison que les exercices gymnastiques, même sans spectateurs, donnent du plaisir. Secondement, c'est qu'au cours de la recherche, on dépasse d'anciennes conceptions et leurs représentants, on est vainqueur ou du moins on croit l'être. Troisièmement, c'est que par une connaissance nouvelle, si minime qu'elle soit, nous nous élevons au-dessus de tous et nous nous sentons alors les seuls qui sachions la vérité sur ce point.

→ **Humain**

**52** L'erreur est la condition de la vie, je veux dire l'erreur foncière. Savoir que l'on erre ne supprime pas l'erreur. Ce n'est rien d'amer. Il nous faut aimer et soigner l'erreur, elle est la matrice de la connaissance. L'art au service de l'illusion - voilà notre culte.

Aimer et favoriser la vie, pour l'amour de la connaissance, aimer et favoriser l'erreur et l'illusion, pour l'amour de la vie. Donner à l'existence un sens esthétique, augmenter en nous le goût de la vie, c'est la condition préalable de la passion de la connaissance.

→ **Puissance**

**53** Cet univers perspectiviste, ce monde fait pour les yeux, le toucher et l'ouïe, est très faux, comparé à ce qu'il serait pour un appareil sensitif plus délicat. Mais il cesse d'être intelligible, compréhensible, praticable et beau dès que nous affinons nos sens ; de même la beauté s'efface dès que nous réfléchissons aux événements de l'histoire ; la catégorie de fin est à soi seule une illusion. Bref, plus nous résumons superficiellement et grossièrement les choses, plus le monde nous paraît précieux, précis, beau, significatif. Plus on approfondit, plus s'efface notre appréciation de sa valeur - plus nous tendons à le croire vide de sens. C'est nous qui avons créé un monde pourvu d'une valeur ! Cela connu, nous reconnaissons aussi que le respect de la vérité est la conséquence d'une illusion, et qu'il faut

estimer plus haut la force plastique, simplificatrice, constructive, inventive.

« Tout est faux ! Tout est permis ! »

Il faut une certaine imprecision du regard, une certaine volonté de tout simplifier pour qu'apparaissent la beauté, la « valeur » des choses ; en soi, elles ne sont qu'un je ne sais quoi.

→ **Puissance**

**54** L'art, en tant que bonne volonté de l'illusion.

→ **Savoir**

**55** Catastrophe : le mensonge ne serait-il pas une chose divine ? La valeur de toute chose ne consisterait-elle pas à être fausse ?... Ne devrait-on pas croire en Dieu, non parce qu'il est vrai, mais parce qu'il est faux ? Le désespoir ne serait-il pas simplement la suite d'une foi dans la divinité de la vérité ? Qui sait si le mensonge juste et la falsification, l'introduction artificielle d'un sens, ne seraient pas une valeur, un sens, une fin ?...

→ **Puissance**

**56** Le penseur qui a reconnu qu'en nous, à côté de toute croissance, règne en même

temps la loi de la destruction, et qu'il est indispensable que toutes choses soient anéanties et dissoutes sans pitié afin que d'autres puissent être créées et naître, celui-là devra apprendre à trouver dans cette contemplation une sorte de joie, s'il veut pouvoir en supporter l'idée ; faute de quoi il ne sera plus apte à la connaissance.

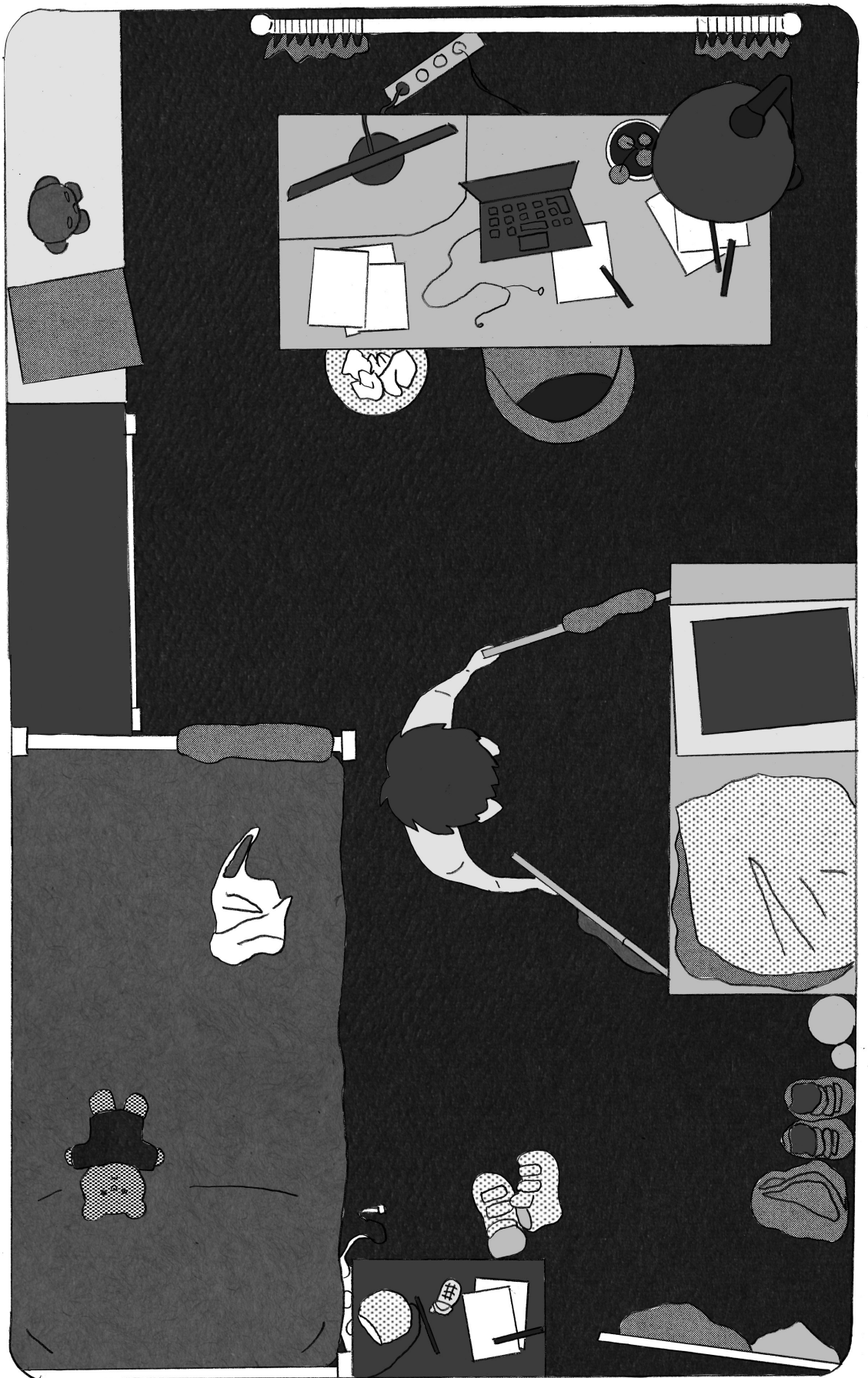
→ **Puissance**

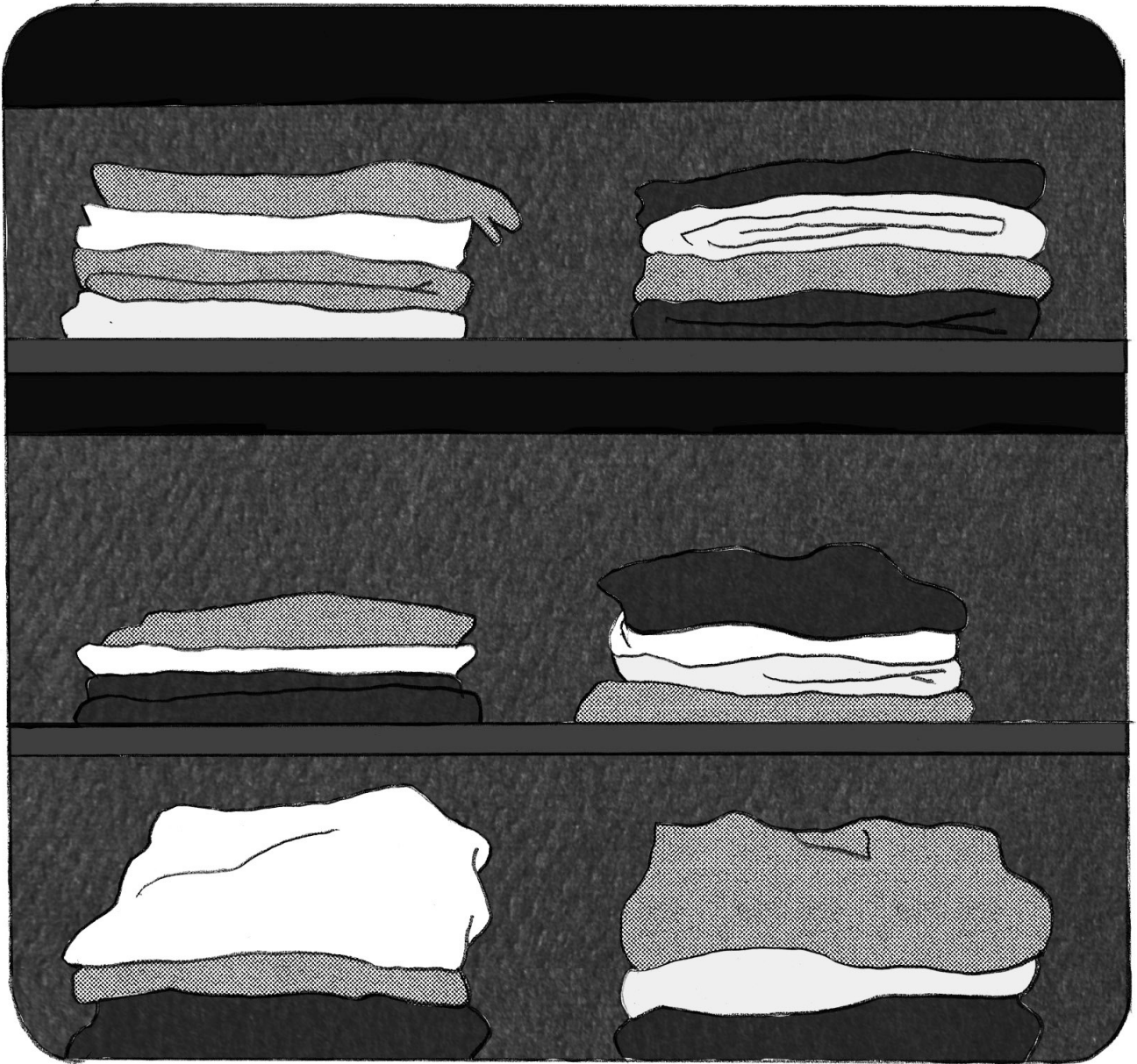
**57** Une autre [bonne] discordance [est] celle qui - jalousie, animosité, envie - incite les hommes à agir, cette action n'étant pas alors le combat d'extermination, mais la compétition (Wettkampf).  
→ **Oeuvres, La compétition homérique**

**58** C'est la richesse de la personnalité, la profusion intérieure, le jaillissement et le don, le plaisir instinctif et l'approbation de soi-même, qui font les grands sacrifices et le grand amour : c'est de la personnalité forte et divine que naissent ces passions, aussi sûrement que la volonté de dominer, les empiétements de pouvoir, la certitude intime d'avoir droit à tout.

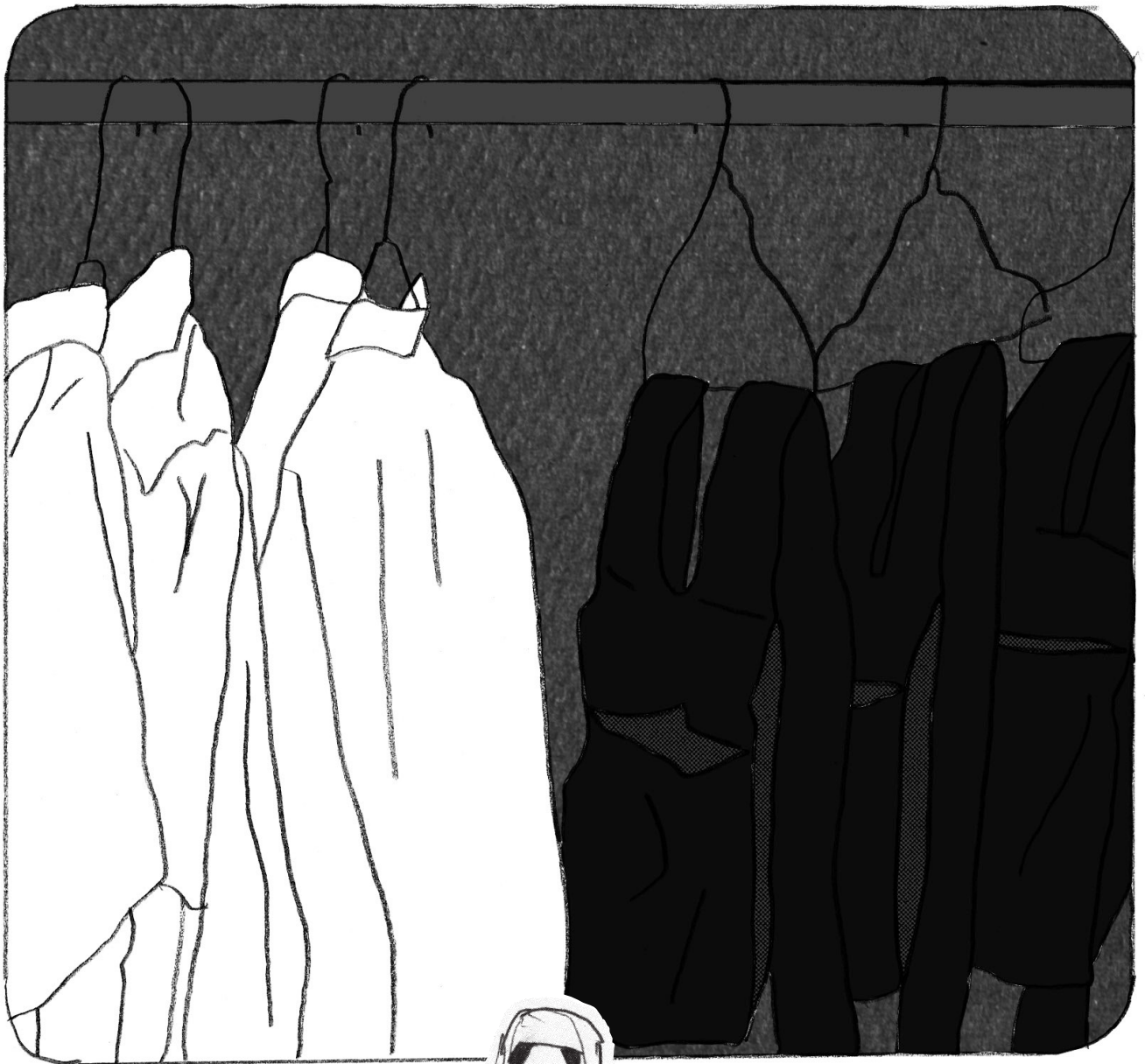
→ **Puissance**













**1** L'existence chevaleresque est l'imitation d'Amaris au sens où l'existence du chrétien est l'imitation de Jésus-Christ.

**2** L'illusion est le fruit d'un mariage entre deux consciences lucides. La littérature chevaleresque, toujours plus répandue depuis l'invention de l'imprimerie, multiplie de façon prodigieuse les chances de semblables unions.

**3** Emma Bovary désire à travers les héroïnes romantiques dont elle a l'imagination remplie. [...] Gaultier observe encore, dans son célèbre essai, que, pour parvenir à leur fin qui est de « se concevoir autres qu'ils ne sont », les héros flaubertiens se proposent un « modèle » et « imitent du personnage qu'ils ont résolu d'être tout ce qu'il est possible d'imiter, tout l'extérieur, toute l'apparence, le geste, l'intonation, l'habit ».

**4** Pour qu'un vaniteux désire un objet il suffit de le convaincre que cet objet est déjà désiré par un tiers auquel s'attache un certain prestige.

**5** L'élan vers l'objet est au fond l'élan vers le médiateur ; dans la médiation interne, cet élan est brisé par le médiateur lui-même puisque ce médiateur désire, ou peut-être possède, cet objet. Le disciple, fasciné par son modèle, voit forcément, dans l'obstacle mécanique que ce dernier lui oppose la preuve d'une volonté perverse à son égard. Loin de se déclarer vassal fidèle, ce disciple ne songe qu'à répudier les liens de la médiation. Ces liens sont pourtant plus solides que jamais car l'hostilité apparente du médiateur, loin d'amoinrir le prestige

de ce dernier ne peut guère que l'accroître. Le sujet est persuadé que son modèle s'estime trop supérieur à lui pour l'accepter comme disciple. Le sujet éprouve donc pour ce modèle un sentiment déchirant formé par l'union de ces deux contraires que sont la vénération la plus soumise et la rancune la plus intense. C'est là le sentiment que nous appelons haine.

**6** Le vaniteux romantique ne se veut plus le disciple de personne. Il se persuade qu'il est infiniment original. Partout, au XIXe siècle, la spontanéité se fait dogme, détrônant l'imitation. Ne nous laissons pas duper, répète partout Stendhal, les individualistes bruyamment professés cachent une forme nouvelle de copie. Les dégoûts romantiques, la haine de la société, la nostalgie du désert, tout comme l'esprit grégaire, ne recouvrent, le plus souvent, qu'un souci morbide de l'Autre.

**7** L'illusion est un être vivant dont la conception exige un élément mâle et un élément femelle. C'est l'imagination du poète qui est femme et cette imagination reste stérile tant qu'elle n'est pas fécondée par le médiateur.

**8** Du médiateur, véritable soleil factice, descend un rayon mystérieux qui fait briller l'objet d'un éclat trompeur.

**9** Le snob n'ose pas se fier à son jugement personnel, il ne désire que les objets désirés par autrui. C'est pourquoi il est l'esclave de la mode.

**10** L'orgueilleuse subjectivité symboliste promène sur le monde un regard distrait. Elle n'y découvre jamais rien d'aussi précieux qu'elle-

même. Elle se préfère donc au monde et se détourne de lui. Mais elle ne se détourne jamais si vite qu'elle n'ait aperçu quelque objet. Cet objet s'introduit dans la conscience comme le grain de sable dans la coquille de l'huître. Une perle d'imagination va s'arrondir autour de ce minimum de réel. C'est du Moi et du Moi seul que l'imagination tire sa force. C'est pour le Moi qu'elle bâtit ses splendides palais. Et le Moi s'y ébat dans un bonheur sans nom jusqu'au jour où le perfide Enchanteur effleure les fragiles constructions du rêve et les réduit en poudre.

**11** Le narrateur éprouve un désir intense de voir jouer la Berma. Les bénéfiques spirituels qu'il compte rentrer du spectacle sont d'un ordre véritablement sacramental. L'Imagination a fait son travail. L'objet est transfiguré.

**12** On ne peut pas se passer d'un point de contact avec le monde extérieur. Mais ce n'est pas un objet, c'est une autre conscience qui assure ce contact. C'est un tiers qui désigne au narrateur l'objet qu'il va se mettre à désirer passionnément.

**13** Le texte imprimé a une vertu de suggestion magique dont le romancier [Proust] ne se lasse pas de nous donner des exemples.

**14** [À propos du temps retrouvé de Proust] Retrouver le temps c'est retrouver l'impression authentique sous l'opinion d'autrui qui la recouvre ; c'est donc découvrir cette opinion d'autrui en sa qualité d'opinion étrangère ; c'est comprendre que le processus de la médiation nous apporte une impression très vive d'autonomie et de spontanéité au moment précis où nous cessons d'être auto-

nome et spontané. Retrouver le temps c'est accueillir la vérité que la plupart des hommes passent leur existence à fuir, c'est reconnaître que l'on a toujours copié les Autres afin de paraître original à leurs yeux comme à nos propres yeux. Retrouver le temps c'est abolir un peu de son orgueil.

**15** Tous les héros de roman attendent de la possession une métamorphose radicale de leur être.

**16** « Chaque être a sa voie et la connaît ; il arrive et repart en chantant ; mais lui, il est seul à ne rien savoir, à ne rien comprendre, ni les hommes, ni les voix de la nature, car il est partout un étranger et un rebut. » (Dostoïevski)

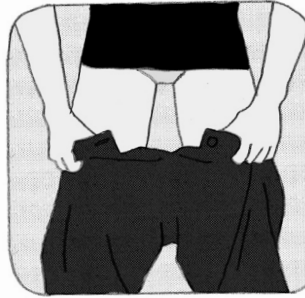
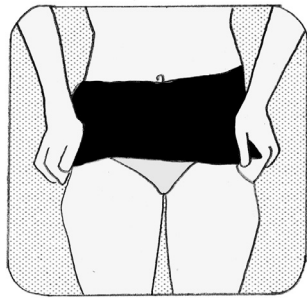
**17** Ce n'est pas la société qui fait du héros de roman un intouchable. C'est lui qui se condamne lui-même. Pourquoi la subjectivité romanesque se hait-elle à ce point ? « Un homme honnête et cultivé, remarque l'homme du souterrain, ne peut être vaniteux qu'à condition d'être infiniment exigeant pour lui-même et de se mépriser parfois jusqu'à la haine. » Mais d'où peut venir cette exigence que la subjectivité est incapable de satisfaire ?

**18** Aux yeux de Dostoïevski cette promesse trompeuse est essentiellement promesse d'autonomie métaphysique. Derrière toutes les doctrines occidentales qui se succèdent depuis deux ou trois siècles il y a toujours le même principe : Dieu est mort, c'est à l'homme de prendre sa place. La tentation de l'orgueil est éternelle mais elle devient irrésistible à l'époque moderne car elle est orchestrée et amplifiée de façon inouïe. La « bonne nouvelle » moderne est entendue

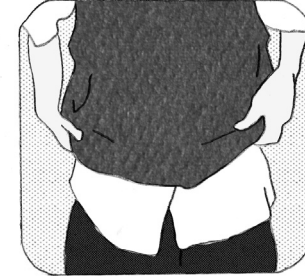
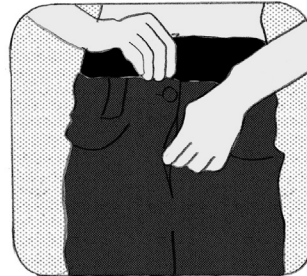


par tous. Plus elle se grave profondément dans notre cœur plus le contraste est violent entre cette promesse merveilleuse et le démenti brutal que lui inflige l'expérience.

**19** « Moi, je suis seul, tandis qu'eux, il sont tous ! »



**20** Au dire de Gaultier, les personnages de Flaubert se caractérisent par un « défaut essentiel de caractère fixe et d'originalité propre, en sorte que... n'étant rien par eux-mêmes, ils deviennent quelque chose, une chose ou une autre, par le fait de la suggestion à laquelle ils obéissent ».



**21** À l'origine du bovarisme, comme de la frénésie dostoïevskienne, il y a donc l'échec d'un projet d'auto-divinisation plus ou moins conscient.



**22** Stendhal a parfaitement compris, comme Dostoïevski, qu'à l'origine de ce malheur il fallait une promesse non tenue. C'est pourquoi il attache beaucoup d'importance à l'éducation de ses personnages. Les vaniteux sont très souvent des enfants gâtés, flattés par des courtisans sans scrupule. Ils sont malheureux parce qu'on leur a répété « tous les jours pendant dix ans qu'ils devraient être plus heureux que les autres ».

peuvent pas renoncer à l'infini.

**25** L'homme dostoïevskien, par exemple, comme le vaniteux stendhalien, comme le snob proustien, vit dans la hantise du ridicule.

**26** Le snob n'est point bas ; il s'abaisse. Dans une société où les individus sont « libres et égaux en droit » il ne devrait pas y avoir de snobs. Mais il ne peut y avoir de snobs que dans cette société. Le snobisme, en effet, exige l'égalité concrète. Lorsque les individus sont réellement inférieurs ou supérieurs les uns aux autres il peut y avoir servilité et tyrannie, flatterie et arrogance mais jamais snobisme au sens propre du terme. [...] L'essence du snobisme est donc l'absurdité.

**27** Il suffit de renverser l'échelle de la connaissance pour obtenir l'échelle de la

pureté morale. L'indignation qu'excite en nous le snob est donc toujours la mesure de notre propre snobisme. [...] Il faut être snob soi-même pour souffrir du snobisme des Autres.

**28** On se comprend entre snobs au premier coup d'oeil et on se hait presque aussitôt, car rien n'est pire pour le sujet désirant que de voir son imitation percée à jour.

**29** Legrandin [dans Proust] stigmatise éloquemment le snobisme, Bloch vitupère l'arrivisme et Charlus l'homosexualité. Chacun ne parle jamais que de son propre vice. L'obsédé nous étonne par la lucidité dont il fait preuve à l'égard de ses semblables, autrement dit de ses rivaux, et par l'aveuglement dont il fait preuve à l'égard de lui-même. Cette lucidité et cet aveuglement grandissent de concert à mesure que le médiateur se rapproche.

**30** « Toi donc, ô homme, qui que tu sois, qui condamnes les autres, tu es inexcusable ; car en condamnant les autres, tu te condamnes toi-même, puisque toi qui les condamnes, tu fais les mêmes choses. » (Saint Paul, Epître aux Romains)

**31** « Chaque personne qui nous fait souffrir peut être rattachée par nous à une divinité dont elle n'est qu'un reflet fragmentaire et le dernier degré, divinité (Idée) dont la contemplation nous donne aussitôt de la joie au lieu de la souffrance que nous avions. »

**32** Ce n'est pas l'absence de jouissance physique qui déçoit le héros stendhalien ou prussien lorsqu'il possède enfin l'objet de son désir. La déception est proprement métaphysique. Le sujet constate que la possession de l'objet n'a pas changé son être ; la métamorphose attendue ne s'est pas réalisée.

**33** La présence d'un rival n'est pas nécessaire, dans le désir sexuel, pour qu'on puisse qualifier ce désir de triangulaire. L'être aimé se dédouble en objet et en sujet sous le regard de l'amant. Sartre a perçu ce phénomène et c'est sur lui qu'il fonde, dans L'Être et le Néant, son analyse de l'amour, du sadisme et du masochisme. Le doublement fait apparaître un triangle dont les trois sommets sont occupés par l'amant, par l'aimée et par le corps de cette aimée. Le désir sexuel, comme tous les désirs triangulaires, est toujours contagieux. Qui dit contagion dit forcément second désir portant sur le même objet que le désir originel. Imiter le désir de son amant c'est se désirer soi-même grâce au désir de cet amant. Cette modalité particulière de la médiation double s'appelle la coquette-rie.

La coquette ne veut pas livrer sa précieuse personne aux désirs qu'elle provoque mais elle ne serait pas si précieuse si elle ne les provoquait pas. La préférence que s'accorde la coquette se fonde exclusivement sur la préférence que lui accordent les Autres. C'est pourquoi la coquette recherche avidement les preuves de cette préférence ; elle entretient et attise les désirs de son



amant, non pas pour s'y abandonner mais pour mieux se refuser.

**34** Montrer à une femme vaine qu'on la désire c'est révéler soi inférieur, répète souvent Stendhal. C'est donc s'exposer à désirer toujours sans jamais provoquer le désir. [...] « Jamais deux êtres n'aiment en même temps » (Flaubert)

**35** Le romancier seul, dans la mesure précise où il reconnaît sa propre servitude, tâtonne vers le concret, c'est-à-dire vers ce dialogue hostile entre le Moi et l'Autre qui parodie la lutte hégélienne pour la reconnaissance.

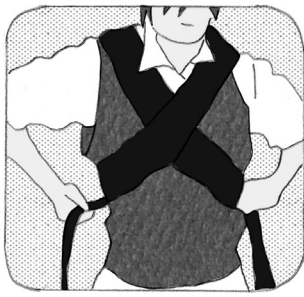
**36** Le héros de la médiation interne est une conscience malheureuse qui revit la lutte primordiale en dehors de toute menace physique et qui joue sa liberté dans le moindre de ses désirs.

**37** L'indifférence héroïque [de Julien Sorel] envers Mathilde est la rançon d'un second instant de franchise. Julien a laissé voir à Mathilde le désir qu'il éprouve pour elle. La faute est analogue, l'auto-punition ne l'est pas moins. Toute infraction au code d'hypocrisie se solde par un redoublement de dissimulation ascétique.

**38** L'instinct qui parle à Julien, l'instinct d'hypocrisie, n'est jamais rationnel mais il est infaillible. C'est à lui que Julien devra tous ses triomphes.

**39** L'ascèse pour le désir décourage l'imitation ; elle seule peut donc se frayer un chemin vers l'objet.

**40** mystique chrétienne : « Ne demandez pas et l'on vous donnera ; ne cherchez pas et vous trouverez ; ne frappez pas et l'on vous ouvrira. »



price. Le sens de ce caprice n'est pas difficile à prévoir si ce médiateur, lui non plus, n'est pas capable de désirer spontanément. Que le sujet laisse paraître son désir de possession et le médiateur, aussitôt, copiera ce désir. Il désirera son propre corps ; il lui confèrera, en d'autres termes, une telle valeur que s'en déposséder lui paraîtra scandaleux. Même si le médiateur ne copie pas le désir du sujet, il ne répondra pas à ce désir ; la victime du mal ontologique se méprise trop, en effet, pour ne pas mépriser l'être qui la désire. Dans le domaine sexuel comme dans tous les autres domaines, la médiation double exclut toute réciprocité entre le Moi et l'Autre.

L'abandon au désir sexuel a toujours des conséquences redoutables pour l'amant. Celui-ci ne peut espérer aimer vers lui les désirs de l'aimée que s'il feint l'indifférence. Mais il ne peut dissimuler son désir qu'en réprimant l'élan qui l'emporte

vers le corps de l'aimée, en réprimant, en d'autres termes, tout ce qu'il y a de réel et de concret dans le désir amoureux.

**42** L'interdit qui pèse sur le désir ne peut être levé que si l'être aimé, pour une raison ou une autre, est incapable de voir son amant et de sentir ses caresses. L'amant n'a plus à craindre d'offrir à l'être aimé le spectacle humiliant de son propre désir.

**43** Paralysé par le regard du médiateur, le héros veut se soustraire à ce regard. Toute son ambition se borne, désormais, à voir sans être vu ; c'est là le thème du voyeur si important déjà chez Proust.

**44** Le maître [dialectique du maître et de l'esclave] est voué à la désillusion et à l'ennui. On croirait, à l'entendre, qu'il reconnaît l'absurdité du désir métaphysique. Mais il

n'a pas renoncé à tous les désirs. [...] Il n'est pas guéri mais blasé.

**45** L'hostilité du médiateur paraît toujours un peu légitime car on se juge, par définition, inférieur à celui dont on copie le désir. Obstacles et mépris ne font donc jamais que redoubler le désir parce qu'ils confirment la supériorité du médiateur. De là à choisir le médiateur en vertu non pas des qualités positives qu'il nous semble posséder, mais de l'obstacle qu'il nous oppose, il n'y a qu'un pas ; et ce pas est franchi d'autant plus aisément que le sujet se méprise davantage.

**46** Le masochiste perçoit le rapport nécessaire entre le malheur et le désir métaphysique ; il n'en renonce pas pour autant à ce désir. Par un contresens plus remarquable encore que les contresens antérieurs il va choisir, maintenant, de voir dans la honte, l'échec et l'esclavage non pas les conséquences inévitables d'une foi sans objet et d'une conduite absurde mais les signes de la divinité et la condition préalable de toute réussite métaphysique. C'est sur la faillite elle-même que le sujet assoit, désormais, son entreprise d'autonomie ; c'est sur l'abîme qu'il fonde son projet d'être Dieu.

**47** Le masochiste jugera les autres hommes d'après la perspicacité dont ils lui paraissent faire preuve à son égard : il se détournera des êtres qui éprouvent pour lui affection et tendresse ; il se tournera avidement, par contre, vers ceux qui lui démontrent, par le mépris qu'ils lui témoignent, ou paraissent lui témoigner, ne pas appartenir, comme lui, à la race des maudits.

**48** On affirme, par exemple, que le sujet désire, tout simplement, la honte, l'humiliation et la souffrance. Personne n'a jamais désiré de telles choses. Toutes les victimes du désir métaphy-



sique, y compris les masochistes, convoitent la divinité du médiateur et c'est pour cette divinité qu'elles acceptent, s'il le faut, - et il le faut toujours - ou même qu'elles rechercheront, la honte, l'humiliation et la souffrance. Le malheur doit révéler à ces victimes l'être dont l'imitation leur paraît la plus susceptible de les soustraire à leur misérable condition.

**49** Le sadique s'efforce d'imiter le dieu dans sa fonction essentielle qui est, désormais, celle de persécuteur. Et il fait jouer à son partenaire le rôle du persécuté. Le sadique veut se donner l'illusion que son but est déjà atteint ; il s'efforce de prendre la place du médiateur et de voir le monde par les yeux de celui-ci, dans l'espoir que la comédie, peu à peu, se transformera en réalité. La violence du sadique constitue un nouvel effort pour atteindre la divinité.

**50** « Le plus bas nous paraît le plus vrai. C'est la superstition du temps. » (Denis de Rougemont) Être réaliste, ce n'est jamais, au fond, que faire pencher chaque fois vers le pire la balance du probable.

**51** Don Quichotte « Je possède à cette heure un jugement libre et clair, et qui n'est

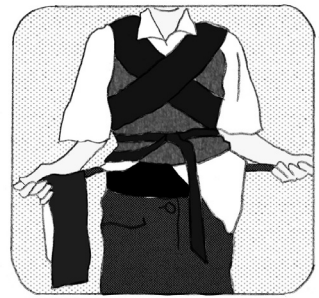
plus couvert des ombres épaisses de l'ignorance que la lecture triste et continuelle des détestables livres de chevalerie avait mises sur moi. Je reconnais leur extravagance et leur duperie. Je n'ai qu'un regret, c'est que cette désillusion soit venue si tard et qu'elle ne me donne pas le loisir de réparer ma faute, par la lecture que je ferais d'autres livres qui serviraient de lumière à mon âme. » conversion dans la mort

- C'est le renoncement au désir métaphysique qui fait l'unité des conclusions romanesques. Le héros mourant désavoue son médiateur. [...] Désavouer le médiateur c'est renoncer à la divinité, c'est donc renoncer à l'orgueil.

**52** Il semble qu'on puisse distinguer, dès le principe, deux catégories fondamentales de conclusions : celles qui nous montrent un héros solitaire rejoignant les autres hommes, celles qui nous montrent un héros « grégaire » conquérant la solitude.

**53** Il faut réserver le titre de héros de roman au personnage qui triomphe du désir métaphysique dans une conclusion tragique et devient ainsi capable d'écrire le roman. Le héros et son créateur sont séparés tout au long du roman mais ils se rejoignent dans la conclusion.

**54** Cette victoire sur « l'amour-propre », ce renoncement à la fascination et à la haine est le moment capital de la création romanesque. [...] Lorsque Flaubert s'écrie : « Mme Bovary, c'est moi ! », il ne veut pas dire que Mme Bovary est désormais un de ces doubles flatteurs dont les écrivains romantiques adorent s'entourer. Il veut dire que le Moi et l'Autre ne font qu'un dans le miracle romanesque. (Dépassement)



**55** Cette victoire sur le désir est infiniment pénible. Il faut renoncer, nous dit Proust, à l'entretien passionné que chacun de nous poursuit inlassablement à la surface de lui-même. Il faut « abroger ses plus chères illusions ».

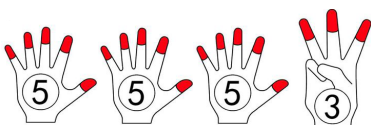


**56** Nous portons en nous une hiérarchie du superficiel et du profond, de l'essentiel et de l'accessoire, que nous appliquons instinctivement à l'oeuvre romanesque. Cette hiérarchie, d'inspiration « romantique », « individualiste » et « prométhéenne » nous cache certains aspects essentiels de la création artistique. Nous avons l'habitude, par exemple, de ne jamais prendre au sérieux le symbolisme chrétien, peut-être parce qu'il est commun à beaucoup d'oeuvres médiocres et sublimes. Nous attribuons à ce symbolisme un rôle purement décoratif

lorsque le romancier n'est pas chrétien, purement apologétique lorsque le romancier est chrétien.

**57** « Si le grain ne meurt après qu'on l'a semé il restera seul, mais s'il meurt il portera beaucoup de fruits. » Saint Jean

**58** La répudiation du médiateur humain, le renoncement à la transcendance déviée, appelle irrésistiblement les symboles de la transcendance verticale, que le romancier soit chrétien ou non.









*Cette chose étrange en moi,*  
*Orhan Pamuk*

**1** Ils restaient assis là, sans se parler. Mevlut se sentit comme un gamin qui se dit que le temps ne passe pas et que l'école ne finira jamais. De façon automatique, sans arrêt, son esprit fouillait dans le passé à la recherche de la faute à l'origine de ce déplorable état de fait.

**2** Mevlut passa de la cuisine au salon. Là, il se sentit pauvre et déplacé. Il y eut un silence, un moment de flottement. Tous les convives le regardaient avec un sourire intrigué. Ce regard, qui trahissait leur curiosité face à quelque chose de désuet, tout droit sorti de l'ancien temps, Mevlut le connaissait bien pour y avoir été souvent confronté ces dernières années.

**3** Il y avait trois éléments à prendre en compte pour DEMANDER PAR LETTRE QUELQUE CHOSE À QUELQU'UN QUI EST LOIN :

1. Ce que l'on désirait vraiment, bien qu'on ne sache jamais tout à fait de quoi il s'agit.

2. Ce que l'on exprimait formellement et qui nous aidait à comprendre ce que l'on désirait vraiment.

3. La lettre en elle-même, un texte mystérieux au contenu ésotérique, nourri de l'esprit des points 1 et 2 mais comportant un sens tout à fait différent.

**4** J'y ai cru. Peut-être que vous riez de voir avec quelle facilité je me suis fait rouler dans la farine, vous qui savez pertinemment qu'il s'agit d'un mensonge. Je vous dirai donc ceci : ceux qui tournent tout en dérision ne peuvent ni vraiment tomber amoureux ni réellement croire en Dieu. Parce qu'ils sont pétris d'orgueil. Or, au même titre que l'amour pour Dieu, l'émotion amoureuse est un sentiment si céleste que l'on est uniquement obsédé par l'objet de son amour.

**5** En deuxième phrase, après d'innombrables hésitations, Ferhat écrivit : « Les flèches envoûtées qui dardent de tes yeux épinglent mon cœur et me retiennent captif. » « Envoûtées » faisait un peu trop livresque, mais quand un des gamins de Martin expliqua que c'était un mot qu'on employait beaucoup là-bas, dans leur région, il gagna en légitimité. Se mettre d'accord sur ces deux phrases leur avait pris deux semaines. Mevlut se les répétait par cœur le soir, en vendant sa boza, et il était impatient de plancher sur la troisième.

**6** Si, de temps à autre, juste parce qu'il avait bon cœur, un client lui lançait : « Bravo marchand, ton pilaf a vraiment un goût de revenez-y », Mevlut était tellement heureux qu'il en oubliait pour quelques jours de s'interro-

ger sur la réalité qu'il cherchait à cacher autant à Rayiha qu'à lui-même, à savoir que la vente de pilaf aux pois chiches ne rapportait rien. Il devinait que ce n'était pas en raison d'une quelconque incompétence qu'il n'arrivait pas à faire de bénéfices, et cela valait aussi pour le vieux Muslu qui avait passé huit ans planté au même endroit et qui, aujourd'hui, se pourrait malade et sans le sou.

**7** Mevlut n'aimait pas Vahit, il n'aimait pas sa façon de couvrir des yeux chaque femme qui avait un joli minois et de jolies mains. Mais il se tissait entre eux un lien qui se renforçait au fil du temps et qui mettait Mevlut mal à l'aise. La télévision qu'ils regardaient ensemble pour tuer le temps lorsqu'il n'y avait pas de clients, les brefs échanges de regards dans les séquences émotion (ce qui se produisait cinq ou six fois par jour) les avaient rapprochés. Mevlut, en peu de temps, eut l'impression de connaître Vahit depuis des années. Comme ce dernier était le trésorier de la triche organisée, Mevlut était gêné par cette proximité qui découlait du fait qu'ils partageaient les mêmes émotions en provenance de la télévision. Quelquefois, il pensait que ce truqueur de Vahit serait incapable de saisir la subtilité de ces sentiments. D'autres fois, adoptant un raisonnement de gérant, il se disait que l'em-

ployé coupable profitait peut-être de ce compagnonnage de sentimentalité télévisuelle pour le rouler dans la farine.

Les jours où il repéra les premiers indices de triche, Mevlut commença à avoir la sensation que l'oeil (étrangement ce n'était pas les deux) avec lequel il observait Vahit et les autres employés se détachait de lui et le surveillait lui-même (Mevlut) de façon totalement indépendante. Il se sentait parfois coincé et trop à l'étroit parmi les personnes de ce restaurant. L'oeil se mettait alors à observer Mevlut. Il se jugeait parfois factice. Certains clients du Binbom mangeaient leur sandwich döner en se regardant dans le miroir.

**8** Ce voiturier, qui s'appelait Kemal et venait de Zonguldak, avait quelque chose de fascinant : bien qu'il parlât sans cesse et ne fût pas très intelligent, Mevlut trouvait tout ce qu'il disait intéressant : le secret de cela, c'était l'aisance qu'avait ce jeune homme à raconter à quiconque surgissant devant lui jusqu'aux aspects les plus intimes de sa vie : de ses pratiques sexuelles jusqu'aux oeufs au sucuk qu'il avait mangés la veille au dîner, de sa mère qui travaillait comme lavandière au village ou de son conflit avec son père jusqu'aux sentiments qu'il avait éprouvés devant la scène d'amour qu'il avait vue hier soir à la télévision.





**Fotocopias 18**  
**Automne 2023**  
**Composée en Arial**  
**et Diana**  
**Imprimée à Paris**  
**par Clélia Guy**





oué  
j'arrive